

Comme une belle vitrine!

Comme des mannequins de René Lapierre

Comme des mannequins, Éditions Primeur, Montréal, 1983, 176 pages, 12,95 \$. 1. Première, no 75, juin 1983, p. 86.

François-Marie Gérin-Lajoie

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39416ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gérin-Lajoie, F.-M. (1984). Compte rendu de [Comme une belle vitrine! *Comme des mannequins* de René Lapierre / *Comme des mannequins*, Éditions Primeur, Montréal, 1983, 176 pages, 12,95 \$. 1. Première, no 75, juin 1983, p. 86.] *Lettres québécoises*, (33), 97-97.

COMME UNE BELLE VITRINE!

Comme des mannequins

de René Lapierre

«Une oeuvre géniale! Ce livre m'a ébloui tant par la simplicité de l'histoire que par la justesse du ton!» Le texte qui précède ne s'applique naturellement pas à *Comme des mannequins*, mais bien à *Madame Bovary* de Gustave Flaubert. Mon procédé, destiné à attirer d'entrée de jeu l'attention du lecteur sur la présente recension, est peut-être discutable, mais il vaut bien celui de l'éditeur du livre de René Lapierre (Primeur), qui n'hésite pas à tromper l'acheteur éventuel sur le contenu du roman. Que lit-on en effet sur la couverture inférieure du volume?

«Je reçus quand même dans les côtes à titre gracieux un formidable coup de botte.

— Ôte-lui ça, Malone.

Deux! Ils étaient deux à m'attendre et je ne m'en étais même pas douté!...»

La suite est à l'avenant, ce qui laisse croire à l'acheteur naïf (qu'on veut amorcer) que *Comme des mannequins* est un bon vieux roman policier du genre *Pas d'orchidée pour Miss Blandish*. Or, il n'en est rien! L'extrait a tout simplement été tiré d'un roman policier dont l'un des personnages de René Lapierre lit, à un certain moment, quelques pages.

Si ce n'est point un roman policier, qu'est-ce donc alors? Eh bien, un roman genre «morceaux de vie à plusieurs personnages» (les morceaux en question se déroulant à une époque où il ne se passe rien — ou à peu près rien — dans la vie des personnages).

Voyons de quoi il retourne.

La vie en roman

Carol descend l'escalier de la conciergerie où elle habite afin de se rendre à son travail. Au même moment, à New York, Pierre se lève. Toujours à Manhattan, Gayle se couche, et Danièle, une Québécoise installée aux E.-U., se trouve dans sa boutique de fleurs lorsqu'arrive Bernard, son livreur à temps partiel, qui l'aime mais ne sait comment le lui dire.

Et la journée s'écoule comme ça, par petites touches, par petites séquences courtes, qui nous font voyager de Montréal à New York: Pierre, monté dans un taxi et s'imaginant pilote d'avion pendant la guerre du Pacifique; Bernard, faisant sa tournée de livraison et s'imaginant poursuivi par la police pour transport d'héroïne; Gayle, faisant un retour sur elle-même et se rappelant son enfance aux U.S.A. et en Hollande, puis son ascension irrésistible vers les sommets de l'interprétariat; Carol, passant une entrevue chez Avis parce que son emploi dans une école privée pour jeunes filles riches ne la satisfait plus. Etc.

Tout ce beau monde vit, tout simplement. Un peu au passé, beaucoup au présent, un peu dans

l'avenir et, dès que l'occasion se présente, ils s'évadent dans leurs fantasmes. Ils vivent, sans enthousiasme, mais aussi sans ennui. Ce ne sont ni de grands tourmentés (personnages de Dostoïevski), ni de grands blasés (*l'Étranger* de Camus). Ils ont à peu près les mêmes «bébêtes» et les mêmes angoisses que leurs contemporains occidentaux: une espèce de «mal-être», dont ils s'accrochent tout de même assez bien. C'est comme pour les petits maux physiques: puisque tout le monde en souffre, les médecins ont décrété qu'ils étaient «normaux». Un petit peu de sel Eno ou une petite pilule Machin et le malaise du gâvé s'en va... jusqu'à la prochaine goinfrerie. Même chose pour le psychologique. Suffit de remplacer les cachets par les fantasmes, qu'on appelle aussi, à juste titre, «cinéma intérieur».

La vie en 35 mm

Le «visuel» prend de plus en plus de place dans nos vies. À tel point que les gens opèrent, dans leur existence, un clivage qui confine à la schizophrénie. D'une part, il y a le monde extérieur, qui est comme un film. Les autres sont des acteurs, plaqués sur un écran, insaisissables dans leur intériorité (en fait, vides comme des images). D'autre part, il y a le cinéma intérieur, là où on se réfugie, là où (du moins, le croit-on) la vraie vie se passe.

Le problème, c'est qu'on sait de moins en moins où se situe la frontière entre les deux mondes. Pierre entre dans un restaurant, seul. Dans son esprit, les gens qui mangent seuls au restaurant sont mal vus. Il est conduit à une table par le maître d'hôtel, sous ce qu'il croit être les regards réprobateurs des autres clients:

«Le supôt (le maître d'hôtel) tira obséquieusement à lui la chaise du fond et Pierre s'y assit en silence; l'autre lui tendit alors la carte et en se penchant à nouveau vers lui murmura sobrement mes sympathies, monsieur...

— Je vous demande pardon?

— je vous souhaite bon appétit, monsieur.

(p. 106)

À la limite, les deux cinémas se confondent et l'être, projeté hors de lui-même, se regarde vivre sur un écran, déconnecté de son moi profond, aussi superficiel qu'un personnage de film.

«Elle aurait tout donné pour que de temps en temps des histoires sérieuses lui arrivent à elle aussi.» (p. 98)

Ce désir n'est, pour employer une expression à la mode, qu'une fuite en avant. Comme l'espoir de «gagner le million». Au lieu de revenir sérieusement sur soi, on fuit. Dans la vie comme dans les fantasmes. Car les fantasmes n'aident pas l'être à se trouver. Ils sont à l'introspection ce qu'un photoroman est à une oeuvre comme *À la recherche du temps perdu*.

Comme une vitrine...

La description que fait René Lapierre de l'être humain contemporain, égaré, coupé de toute joie profonde comme de toute douleur profonde, est particulièrement brillante. La société occidentale a «aseptisé» la vie comme elle a aseptisé la mort.

Le découpage du roman comme un film est également un élément intéressant. L'auteur maîtrise bien le rythme du récit. On ne peut pas non plus passer sous silence l'excellente qualité de la langue.

Il n'en demeure pas moins que *Comme des mannequins* est une oeuvre frustrante, puisqu'en fait, il ne se passe rien. À peine apprend-on, à mesure que se déroule le récit, qu'il existe certains liens entre les personnages. Pour l'essentiel, le roman est dramatiquement vide. Puisqu'on parle de cinéma, la critique que fait un journaliste de la revue *Première* du dernier film de Serge Gainsbourg (*Équateur*) semble s'appliquer particulièrement bien au roman de René Lapierre:

«C'est un peu comme si la seule ambition de Gainsbourg avait été de planter son décor et de créer son ambiance sans savoir ensuite quoi faire de l'histoire, sans même vouloir ensuite en faire quelque chose.»¹

En fait, il s'agit d'un exercice brillant, sans plus. Comme une vitrine dans laquelle tout est immobile et qu'on regarde d'un oeil distrait avant de poursuivre notre chemin, sans avoir rien appris, sans avoir été ému. □

François-Marie Gérin-Lajoie

Comme des mannequins, Éditions Primeur, Montréal, 1983, 176 pages, 12,95 \$.
1. *Première*, n° 75, juin 1983, p. 86.

